

s'écriant

— Dieu soit loué ! je serai défendu, et si je succombe, ce sera du moins dans les règles. Laissons mon avocat aux prisés avec la justice, et allons remercier l'honnête écrivain public qui m'a heureusement piloté dans cette circonstance.

Puis, après avoir fait quelques pas, Lantara s'arrêta et dit : « Le remerciez, le pourrais-je ?

L'artiste fouilla alors dans son gousset, et après quelques secondes de pénibles investigations, il retira de la poche de sa veste une pièce de vingt-quatre sous.

Je le puis ! exclama-t-il avec un profond soupir de satisfaction.

Et mettant fin à son monologue, il se rendit auprès du scribe qui, enseveli dans les péripéties d'une requête qu'il grossoyoit pour M. le procureur-général, ne pensait pas plus au service qu'il venait de rendre qu'au grand turc.

Monsieur, lui dit Lantara, vous m'avez rendu tout-à-l'heure un de ces bons offices qu'on ne doit jamais oublier. Faites-moi le plaisir d'accepter un verre de vin.

Le scribe leva les yeux et reconnut son plaideur. Cette offre gracieuse le toucha, car la gratitude n'est pas la vertu favorite de ceux qui hantent le Palais.

— Monsieur, répondit l'écrivain public, je désirerais de tout mon cœur pouvoir accepter votre invitation, mais je suis en train d'achever une besogne des plus importantes. c'est une requête, et on attend après. — Qu'à cela ne tienne, je vous attendrai, fit Lantara. Combien vous faut-il encore de temps ?

— Un gros quart-d'heure. — Eh bien ! j'attendrai un gros quart-d'heure.

— Faites mieux, Monsieur, reprit le scribe, puisque vous semblez tenir à me faire l'honneur de trinquer avec vous, allez m'attendre à la buvette, j'irai vous y rejoindre. — A la buvette ? et où est-ce ?

— Au bout de ce corridor, à gauche, sous le cadran. — Et y boit-on du vin, à cette buvette ?

— Cela va sans dire, et du bon vin, je vous assure. — J'y vais donc, et, songez-y bien, je vous y attends.

— Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, je suis à vous dans un quart-d'heure.

Lantara se rendit à la buvette, où il se fit servir, en attendant son invité, une bouteille de vin de Mâcon, dont il but philosophiquement les trois quarts en réfléchissant aux aventures de la matinée.

Il buvait, car ce peintre charmant, cet artiste plein de grâce et de vérité, qui prenait si heureusement la nature sur le fait, qui traduisait avec son pinceau et avec son crayon les brises de l'automne et les zéphirs du printemps, le deuil hyvernal des bois et les orages caniculaires, cet ingénieux et fécond Lantara avait contracté la funeste habitude de noyer ses soucis et les mécomptes ordinaires de la vie d'artiste dans d'incessantes libations. La sobriété de Gérard Dow et du Poussin lui était inconnue ; mais il vantait les fastueuses orgies et les olympiques ivresses des Caravage et des Carrache.

Cette déplorable manie d'une vive intelligence, d'un noble cœur et d'un talent éminent était sans doute le secret véritable de la pauvreté de Lantara.

La bouteille était presque vide quand le scribe, fidèle à sa promesse, apparut dans la buvette.

Venez ici, mon pilote et mon guide, fit Lantara

en montrant un tabouret au scribe et en ordonnant d'un geste au garçon d'apporter une seconde bouteille. J'ai oui-dire que Raphaël s'enivra le jour même où il livrait aux regards et au jugement du public ses magnifiques peintures de la chapelle Sixtine. A l'exemple de ce grand homme, je veux m'enivrer aussi en attendant l'arrêt du Parlement. Buvez donc ! Votre nom, mon maître. — Coquillard, pour vous servir, répondit le scribe.

— Eh bien ! maître Coquillard, à votre bon accueil, à votre prospérité ! Puisse votre table se changer comme la table éclopée de Philémon et Baucis, en chaire d'or ou d'argent ! à votre santé !

Les verres se choquèrent. Tout étourdi de ce luxe mythologique, maître Coquillard rentra bientôt dans le prosaïsme du lieu où ils se trouvaient en disant : — Permettez-moi, Monsieur...

Il hésita.

— Lantara, fit le peintre. — Permettez-moi, M. Lantara, de répondre à vos souhaits obligeants par un souhait non moins sincère : Au gain de votre procès !

L'artiste, sur le terrain de la réalité, se dégrisa tout à coup.

— Ah ! oui, mon procès, fit-il en riant amèrement. Est-ce que je puis le gagner ? Un artiste contre un fermier-général ! *La justice est borgne* et les juges ne sont ni sourds ni aveugles. — Oh ! oh ! fit maître Coquillard, vous ignorez donc, Monsieur Lantara, cet adage qui a cours depuis cinquante années dans le parlement de Paris : *la vertu de l'avocat fait la corruption du juge*. Et quand à cette vertu se joint une grande éloquence, une cause est gagnée. Au surplus, Monsieur, je vous félicite d'être si heureusement tombé ; vos intérêts, je vous le jure, sont en bonnes mains.

— Mes intérêts sont entre les mains de la Providence, qui, je le crains bien, ne se mêle guère des affaires du Palais, et aussi entre les mains de l'avocat des pauvres. — D'accord, mais cet avocat des pauvres, qui est aujourd'hui le vôtre, est M. Gerbier, reparti stoïquement l'écrivain.

Lantara, qui tenait son verre à la main, le posa sur la table d'une force à le briser.

— Quoi ! s'écria-t-il, mon avocat est ce fameux Gerbier, dont tout le monde vante l'éloquence et les lumières ! En êtes-vous bien sûr, monsieur Coquillard ? — Très sûr.

— Est-il possible ! Eh bien, je me suis douté du rang de mon avocat. Dans la courte entrevue que je viens d'avoir avec lui, j'ai senti que ce n'était pas un homme ordinaire. Il y a dans la physiologie, dans l'attitude de ce jurisconsulte, je ne sais quoi d'héroïque et de royal. Mais ce n'était pas le moment de faire de la psychologie, et mes impressions ont été trop vives pour être profondes ; mais qui diable aurait pu deviner que le docte, l'éloquent, l'illustre Gerbier se rencontrerait au Pilier des consultations !

— Monsieur, reparti le scribe, le titre d'avocat des pauvres est envié dans notre barreau de Paris à l'égal des plus beaux titres. Ne soyez donc pas surpris que M. Gerbier, au faite des honneurs de son ordre, ne pense pas à répudier le plus beau fleuron de sa couronne d'avocat et de citoyen.

— Je brûle, reprit Lantara, que le discours de l'écrivain public ait dégrisé tout-à-fait, de connaître mon sort, et en tout état de cause de remer-